

Il constate la réalité des cures, il consent à les appeler miracles, mais en même temps il repousse le merveilleux pour attribuer le phénomène à des fonctions normales, sinon connues du moins prévues ou entrevues.

Tous les médecins soignent les hypocondriaques à l'aide de remèdes anodins, tels que les pilules de mie de pain et l'eau claire dont l'apparence est dénaturée par une matière colorante. Ils estiment que quand l'imagination tourmentée d'un patient le pousse à s'attribuer des maladies fictives il est réellement malade.

Ces malheureux sont traités en conséquence.

Il doit en être de même pour ceux sur lesquels un entraînement passager ou une éducation particulière agit fortement. S'ils ont une foi absolue aux miracles, qu'on les soigne à l'aide des miracles. Ils guériront le plus souvent, ou, du moins, ils seront soulagés.

Deux facteurs très importants interviennent alors dans ces cas : la volonté et le système nerveux.

Jusqu'à ce jour, on n'a pu encore déterminer exactement le rôle de ces agents occultes, mais il est certain qu'ils exercent sur la matière une influence considérable.

La recherche des données purement métaphysiques, poursuivie par la science encore bégayante, est caractérisée par la rigueur et par la précision des découvertes expérimentales contemporaines. Aujourd'hui, la science parvient à jeter un jour tout nouveau sur la vie humaine, en s'appuyant sur l'anatomie et sur la physiologie.

Une partie de nos organes subit l'influence de la volonté (les muscles, par exemple, et, partiellement, les poumons); cependant, la plus grande partie échappe totalement à cette influence volontaire (cœur, estomac, foie, reins, etc.). A ces deux divisions correspondent deux systèmes nerveux distincts : le cerveau, la moelle épinière et les nerfs adjacents représentent le premier de ces systèmes; le nerf grand sympathique appelé aussi *cerveau abdominal*, avec ses plexus, ses ganglions et ses filaments représente le second.

Les pertes incessantes causées par le travail organique sont réparées à l'insu de notre volonté, de notre conscience même, par cette force mystérieuse que l'on désigne sous le nom de LA VIE.

Où est-elle localisée cette vie ?

Sous quelle influence exerce-t-elle son action ?

L'éléncitation de ces deux points permettrait d'expliquer bien des phénomènes psychiques.

Tous nos organes à l'état normal sont vivants. Pour savoir d'où vient la vie, nous pouvons expérimenter sur l'un quelconque de nos organes; prenons un doigt comme exemple.

Qu'arrive-t-il si nous empêchons le sang d'arriver à ce doigt ?

Dans ce cas, le doigt, n'ayant plus de nutrition, meurt et se gangrène.

Le même phénomène ne se produit pas si nous empêchons simplement l'afflux nerveux d'arriver.

La volonté alors n'a plus d'action sur le doigt; le doigt est paralysé, mais il reste toujours vivant. Et si la cause qui s'oppose à l'afflux nerveux vient à disparaître, la paralysie disparaîtra aussi.

C'est donc le sang qui contient ce principe de la vie dont la science recherche la localisation. Le sang lui-même est mû dans les vaisseaux par ce nerf grand sympathique, grand maître de l'inconscient chez l'homme, selon la juste expression de Claude Bernard.

On ne sait pas encore avec certitude dans quelle partie du sang est localisé spécialement ce principe vital. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que ce principe est renfermé dans le globule sanguin. Or, on peut dire avec assurance que :

1o. La vie est véhiculée par le globule sanguin ;

2o. Elle exerce son action sous l'influence du *nerf de la vie organique* : le grand sympathique.

Mais puisque le caractère de cette action est d'échapper à notre conscience, il est un autre point sur lequel nous devons arrêter notre attention; c'est celui de savoir si la vie est intelligente.

Cette proposition paraît assez drôle au premier abord. Considérons-la sérieusement cependant.

Qu'arrive-t-il si nous nous coupons un doigt pas trop profondément, mais assez pour lui enlever une partie de sa substance et pour le déformer du fait de cette coupure ?

A l'insu de notre conscience, le doigt va se refaire dans sa première forme. S'il se refait ainsi, deux actions seulement entrent en jeu : le sang et le nerf grand sympathique.

Il faut donc que la *mémoire de cette forme* soit contenue dans un de ces deux centres.

Un point digne de remarque, c'est que si la blessure est assez profonde, si elle atteint les filaments du grand sympathique, la forme primitive ne reparait pas, et une cicatrice remplace la partie absente.

La mémoire de la forme de l'organe est donc contenue dans ces filaments du grand sympathique, qui centralise lui-même la vie comme tous les organes de l'être humain.

Donc la vie condensée dans le grand sympathique est susceptible d'une sorte d'intelligence.

Dès lors, qu'y a-t-il d'impossible à ce que certaines plaies ou certaines lésions puissent disparaître, même subitement, sous l'empire d'une perturbation nerveuse ?